

**JEAN DE
LABADIE, SA
VIE ET SES
ÉCRITS**

Félix Sambuc



KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



855 855-
NL 53 P 7000

JEAN DE LABADIE

SA VIE ET SES ÉCRITS.

1900/2
C/436

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE JUILLET 1869, A HEURES DU SOIR

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

FÉLIX SAMBUC.

DE LACOSTE (VAUCLUSE).



STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE JEAN-HENRI-ÉDOUARD HEITZ,
RUE DE L'OUTRE, 5.

1869.

A MES PARENTS.

F. SAMBUC.

A MES AMIS.

F. SAMBUC.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

M. BRUCH *, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH *,	}	Professeurs.
REUSS *,		
SCHMIDT *,		
COLANI,		
LICHTENBERGER,		
SABATIER,		

M. SABATIER, Président de la soutenance.

MM. SABATIER,	}	Examineurs.
BRUCH,		
COLANI,		

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières au candidat.*

JEAN DE LABADIE

SA VIE ET SES ÉCRITS.

INTRODUCTION.

Jean de Labadie, auquel nous allons consacrer les pages suivantes, est une de ces personnalités qui, après avoir fait dans le monde un certain bruit, sont tombées dans l'oubli le plus profond. Est-ce ingratitude de la part de la postérité? Est-ce au contraire le juste châtiment qui vient souvent frapper la mémoire des hommes parvenus à une renommée éphémère par leur participation à des agitations malsaines? La question ainsi posée serait pour nous embarrassante; mais nous pensons que, tout bien considéré, les jugements portés sur Jean de Labadie sont entachés d'un excès de sévérité. C'est ce que nous espérons pouvoir faire ressortir dans notre étude, sans pourtant vouloir essayer de justifier tous les actes du fougueux pasteur. Il faudrait, du reste, pour étudier dans tous ces détails cette singulière personnalité, avoir en

main des sources dont l'accès nous était fermé. Nous avons dû, pour la partie biographique de notre travail, nous contenter de l'excellent article de la *France protestante*, d'un libelle dirigé contre Labadie : *Histoire curieuse de la conduite et de la vie du sieur Jean de Labadie* et de *La Déclaration* par Labadie lui-même. Nous avons dû aussi laisser de côté tout ce qui touche au mouvement séparatiste provoqué par Labadie, et à la secte des Labadistes. Nos sources étaient insuffisantes pour nous permettre de donner d'autres renseignements que ceux qui sont généralement connus.

Vie de Jean de Labadie.

Jean de Labadie, fils d'un gouverneur de la citadelle de Bourg en Guyenne, naquit dans cette place forte le 13 février 1610. Dès son enfance il se sentit porté vers les choses de la religion. « J'ose dire que Dieu m'a fait sentir les effets de cette parole, tant par la grâce intérieure de son esprit que par celle de son écriture, dès l'âge auquel, non-seulement je ne semblais pas digne de les recevoir, mais je ne semblais pas même propre à les entendre¹. » En outre, envoyé de bonne heure chez les Jésuites de Bordeaux, il dut y développer encore ce penchant naturel et, dans ce milieu tout religieux, sentir se multiplier ces « effets. » Il est probable aussi que d'autres causes vinrent agir sur son jeune cœur, et que les instances des Jésuites contribuèrent puissamment à lui faire prendre la résolution d'entrer à l'âge de quinze

¹ Déclaration, ch. III.

ans dans leur Compagnie, malgré la vive opposition de ses parents. Mais son ardeur vint se briser contre la sécheresse de l'enseignement scolastique. Rebuté par cette théologie, il se jeta dans les exagérations d'une piété bigote. Cette dévotion même lui attira beaucoup d'ennemis; elle contrastait trop avec les sentiments des autres Jésuites, et la jalousie s'éveilla. Labadie eut à souffrir, et plus tard nous l'entendrons déplorer les misères de l'esclavage, exalter les douceurs de la liberté, rappeler toutes les contraintes de l'esprit, toutes les privations du corps auxquelles beaucoup sont astreints malgré eux¹. Peu à peu une pareille vie lui devint insupportable, et Labadie quitta la Compagnie de Jésus, après y être resté quinze ans. Les pères, connaissant son talent, firent en vain les plus grands efforts pour le retenir.

Ayant enfin obtenu «l'honorable démission» il se mit à évangéliser dans quelques villages et dans un hôpital. Mais les Jésuites ne le laissèrent pas accomplir paisiblement cette œuvre, et devant une assemblée extraordinaire Labadie eut à se défendre des calomnies dirigées contre lui. Heureusement cette assemblée, composée d'hommes justes, désintéressés et savants, le déclara innocent par la bouche de Gaud, futur évêque de Marseille². Il continue alors sa mission, et avec quel succès si nous l'en croyons! Nous verrons plus tard que les éloges qu'il se décerne d'une main libérale donnèrent lieu à de nouvelles accusations contre lui. L'évêque de Bordeaux essaie en vain de le retenir par les offres les

¹ Déclaration, ch. III.

² Déclaration, p. 115.

plus flatteuses, Labadie veut partir et aller à Paris, «mû d'un saint zèle de servir Dieu¹.»

A Paris il prêcha avec succès, de l'aveu même de ses ennemis. Il était soutenu par l'archevêque et son clergé ; mais cette protection se trouva insuffisante contre la haine des Jésuites. Il ne fallut rien moins que la puissante main de Richelieu pour défendre Labadie contre ses adversaires qui voulaient le chasser de Paris. Néanmoins, pour donner à la violence des Jésuites le temps de se calmer, Labadie se décida à accepter les offres de l'évêque d'Amiens, et se rendit dans cette ville où il prêcha, devant un auditoire bien disposé, une longue suite de sermons². L'orateur de la plus haute société de la ville, le favori aimé de l'évêque, ne devait pas jouir longtemps de ses triomphes et de sa tranquillité. Ses ennemis de Paris n'étaient pas restés inactifs. Les calomnies furent habilement semées, les grands excités contre lui ; rien n'était négligé de ce qui pouvait lui nuire. Mais cette nouvelle tentative ne servit qu'à faire trouver à Labadie de plus solides et de plus hautes protections. La cour se trouvant à Amiens pour les affaires de la guerre, Labadie y est reçu et si bien accueilli qu'il se plaint d'être «obligé de ne manger ailleurs que chez M. le cardinal où chacun le caressait³.»

Des historiens catholiques⁴ racontent que la découverte d'une liaison criminelle avec une dévote, le força à quitter Amiens à la hâte. D'après sa *déclaration*, Labadie va

¹ Déclaration, p. 116.

² Déclaration, p. 137.

³ Déclaration, p. 133.

⁴ Dictionnaire de Feller, revu par l'abbé F. X. D. F.

porter à Paris l'ordre de délivrer son frère et reste si bien dans les bonnes grâces de l'évêque d'Amiens que c'est sur la prière de celui-ci qu'il se rend à Abbeville pour prêcher l'Avent et le Carême.

Richelieu mourut en l'année 1642. Labadie privé de son plus ferme appui se retira à Port-Royal où il vécut quelque temps dans le commerce de ces hommes dont la doctrine, si différente de celle des Jésuites, devait être pour lui comme un acheminement vers le protestantisme. A l'avènement de Louis XIV il peut quitter cette retraite; il se rend d'abord à Bazas, puis à Toulouse, où l'archevêque lui confie la direction d'un couvent de religieuses. L'archevêque eût-il pu lui accorder une pareille place, si Labadie, comme le prétendent ses ennemis, eut été ce débauché hypocrite qui avait, disait-on, scandalisé Amiens par ses relations coupables avec une dévote ! Pourtant une accusation de cette nature est encore portée contre lui; il aurait causé dans ce couvent les plus odieux scandales et, pour se soustraire au châtiment mérité, se serait retiré dans un hermitage de Carmes sous le nom de Jean de Jésus-Christ. Mais Haag¹ pense, et selon nous avec raison, que cette retraite n'eut d'autres motifs que l'exaltation toujours croissante de ses sentiments religieux. Cette exaltation, entretenue et excitée par les poursuites incessantes des Jésuites, peut en effet l'avoir conduit à des pratiques bizarres et excentriques; mais un fait seul nous prouve combien l'accusation portée contre lui est fausse. Tout un couvent aurait été le témoin et le complice des débauches de Labadie; ce couvent tout en-

¹ *France protestante*, art. Labadie.

tier aurait été licencié; le fait se serait passé à Toulouse, et à Montauban, on aurait accepté Labadie comme ministre de la religion réformée! Comment ajouter foi à une calomnie aussi absurde?

Accusé de protestantisme dès 1647 par les Jésuites, Labadie s'en était défendu dans deux lettres imprimées dans la «*défense de la piété et de la foi de la sainte Eglise catholique apostolique et romaine.*» A cette époque, en effet, il n'était encore que Janséniste, mais le temps allait venir où l'accusation lancée contre lui serait justifiée. Le 16 octobre 1650, Labadie quittait définitivement le catholicisme pour passer au protestantisme. Dès 1651, Delon demande qu'il soit admis au ministère et dispensé de l'épreuve de deux années exigées par la discipline; mais le synode refuse d'acquiescer à cette demande en accordant cependant à Labadie une subvention de 400 livres. Voyant alors Labadie leur échapper, les Jésuites en vinrent aux derniers expédients, ils n'auraient pas, dit-on, reculé devant une tentative d'empoisonnement. Trompés dans leur attente criminelle ils s'entendirent avec l'évêque de Montauban et voulurent lui faire interdire l'exercice du ministère. Heureusement l'interdiction prononcée contre Labadie fut révoquée, grâce à l'intervention de Moncaut, député en cour de l'église montalbanaise. La dernière barrière était brisée; Labadie était nommé, par le synode de Carjac, pasteur de l'église de Montauban. Mais il ne devait nulle part trouver le repos. Déjà en butte à de puissantes haines, il va s'en créer de nouvelles dans la carrière qu'il a embrassée avec tant d'ardeur. De même que chez les Jésuites il s'était attiré des jalousies et des persécutions par son dédain de la scolastique et ses pra-

tiques religieuses, de même dans sa nouvelle église il ne tardera pas à soulever bien des gens contre lui et même l'un de ses collègues, par son exaltation et son zèle peut-être un peu exagéré.

Un des pasteurs de Montauban, Arbussy, plus tard apostat, ne voulut pas lui laisser oublier ce qu'il avait souffert de la part des Jésuites, et la calomnie vint de nouveau prêter à la haine des armes contre Labadie. Basnage nous raconte une anecdote scandaleuse sur le nouveau ministre de Montauban, qui rappelle l'accusation portée contre lui à Amiens. Mais si à Amiens Labadie eut été réellement coupable, le roi l'aurait-il si ouvertement défendu contre les Jésuites ? de même à Toulouse, l'aurait-on nommé pasteur à Montauban, à quelques lieues de là ? De même encore dans cette dernière ville comment alors l'aurait-on choisi pour recteur de l'Académie de Montauban en 1665 ? Rien ne pouvait arrêter ses ennemis acharnés à sa perte. Un ordre d'exil enfin obtenu vint tout-à-coup l'arracher à cette église Montalbanaise qui le tenait en telle estime qu'elle n'avait pas voulu le laisser partir pour Nîmes où il était appelé comme pasteur. Labadie prit donc en 1656 le chemin de l'exil et se retira à Orange, qui appartenait alors à la maison de Nassau.

L'hospitalité que cette ville lui offrit ne fut pas de longue durée. Labadie dut fuir devant l'armée française qui venait faire le siège d'Orange, et, comme tant d'autres français persécutés, se rendit à Genève. Ce fut en vain qu'il voulut s'arracher des mains des Genevois pour aller à Londres remplacer le pasteur de l'église réformée française ; il ne le put, et comme jadis Calvin, il fut retenu par les Genevois.

Nous lisons en effet, dans un fragment de Grenus sous la date du 14 juin 1659 : « Arrêté de retenir ici le sieur Jean de Labadie, ci-devant ministre d'Orange, vu ses belles et extraordinaires qualités ; qu'il pourra être en ornement à l'Eglise, et qu'il semble que Dieu l'ait envoyé ici pour ce dernier objet, tant est grande la satisfaction qu'il nous donne par ses prédications. » Le conseil lui accorde les lettres de bourgeoisie, et le nouveau Genevois se montra par sa piété, son zèle et son talent, digne des faveurs que lui prodiguait sa nouvelle patrie adoptive. Pourquoi sommes-nous obligé de répéter ici ce que déjà nous avons dit plusieurs fois ? Cette piété, ce zèle élevé jusqu'à l'exaltation, ses opinions dogmatiques sur le règne de mille ans lui attirèrent à Genève, comme chez les Jésuites, comme à Montauban, de violentes inimitiés. Labadie quitta Genève pour les Pays-Bas. Un livre dont nous aurons à nous occuper, ne manque pas de dire que si on eût été satisfait de Labadie à Genève, il n'eût point quitté cette Eglise importante pour le petit troupeau de Middelbourg. Mais ce livre, *Histoire curieuse de la vie, de la conduite et des vrais sentiments du sieur Jean de Labadie*, est un si violent pamphlet, que toutes ses assertions nous sont suspectes. Si nous en jugeons par cet opuscule hargneux, Labadie allait trouver dans les Pays-Bas, des ennemis plus violents encore que tous ceux qui l'avaient persécuté jusqu'à ce jour. Ses débuts à Middelbourg furent pourtant heureux ; l'austérité de ses mœurs, l'accomplissement sévère de ses devoirs, son éloquence lui assurèrent d'abord une grande influence sur son troupeau. Cette influence s'accrut encore de ses relations avec la noble demoiselle de Schurman, si remarquable par son

érudition et sa piété. Labadie pouvait se croire au terme de ses tribulations, quand son imprudence lui suscita soudain de nouveaux ennemis. Invité à prêcher devant le synode d'Amsterdam, il ne crut pas devoir épargner la tiédeur de ses collègues, et le peu d'activité qu'ils apportaient dans leurs saintes fonctions.

Les sieurs Des Marets, auteurs de *l'histoire curieuse de la vie, de la conduite et des vrais sentiments du sieur Jean de Labadie*, relèvent avec aigreur les paroles de Labadie. Selon eux, il ne serait venu que pour décrier les pasteurs, exciter les pauvres contre les riches, prêcher le règne de mille ans «comme une matière fort propre à lever l'étendard, à se faire chef de parti, et à marcher bientôt à la tête d'une troupe de mutins pour relever les ruines du royaume de Munster, et soulever les peuples contre leurs légitimes magistrats.» Odieuses et absurdes accusations, mais que nous pouvons comprendre chez des théologiens froissés par la rude franchise de Labadie. M. Herzog (*Real-Encycl.*), nous le représente comme un homme d'un caractère entêté et orgueilleux.

Cet entêtement et cet orgueil, où nous verrions plutôt la noble fierté d'un homme qui a su briser tous les liens dont on l'avait chargé, et l'attachement inébranlable à des doctrines fausses peut-être, mais en tout cas respectables, allaient engager Labadie dans une lutte avec l'église réformée. Singulière fortune, qui, poussant toujours cet homme en avant, le fait passer des Jésuites aux Jansénistes, et de ce catholicisme mitigé au protestantisme, pour le jeter enfin dans une secte qu'il fondera lui-même.

Sa vocation à l'église de Middelbourg avait été justifiée par le synode tenu dans cette ville en mai 1666. Ses ad-

versaires n'en continuèrent pas moins à le regarder comme un intrus. Tous les synodes qui se tinrent dans les Pays-Bas reçurent des accusations contre lui, accusations dont Labadie augmentait la gravité par ses allures toujours plus indépendantes et par la prédication ouverte de ses doctrines ; ajoutons à cela qu'il n'avait pas cessé de blâmer les pasteurs peu zélés. Le synode d'Amsterdam déclara que Labadie s'était éloigné de son devoir précisément sur ces trois points. Une trêve de courte durée suspendit un instant les hostilités, mais elles reprirent plus vivement que jamais à l'occasion d'un livre du ministre Wolzogen que Labadie condamna comme socinien devant le synode de Naarden. Sommé de se rétracter, Labadie refuse ; alors des commissaires, parmi lesquels nous remarquons Saurin, arrivent à Middelbourg. Ils viennent pour suspendre de ses fonctions Labadie, accusé de calomnie et d'opiniâtreté, et vraiment le pasteur de Middelbourg montre beaucoup d'opiniâtreté. La pression que le synode prétend exercer sur lui l'indigne ; au sein du protestantisme, Labadie retrouve une papauté à plusieurs têtes. Aussi, fort de l'appui du magistrat, il se révolte ; il combat énergiquement cette tyrannie synodale qui prétend garder et exercer sur les consciences des réformés les mêmes droits que s'attribue le pape sur celles de ses esclaves spirituels. La lutte s'envenime. En 1669, le synode de Dordrecht excommunie Labadie. Cette excommunication, loin de l'accabler, l'exaspère au point de lui faire commettre une violence que nous déplorons pour l'honneur de sa mémoire. Mais est-il juste de mesurer ces hommes dont la vie n'a été qu'une longue tempête à la même mesure que ceux dont l'existence s'est écoulée sans orage ? Labadie

force l'entrée du temple, y prêche et y donne la Sainte-Cène. Le magistrat s'effraie et se scandalise : cette audace va ajouter les rigueurs de la loi civile aux rigueurs ecclésiastiques qui poursuivent déjà le récalcitrant. Défense lui est faite de tenir des conventicules. Weere lui offre quelque temps un asile et lui permet de fonder une église dans ses murs. Bientôt arrive un ordre des États : Labadie doit quitter cette ville et sortir de la province. L'excommunié est exilé. En 1670, il reprend son œuvre à Amsterdam, où il déploie un courage et une activité extraordinaire. De nouveau persécuté, Labadie trouve cette fois asile auprès de la princesse palatine, abbesse d'Hérenford. La haine l'y poursuit encore. Des violences sont dirigées contre le « quaker » ; ainsi nommait-on celui qui avait écrit un traité contre les quakers ! Obligé de s'éloigner en 1672 à l'approche des armées françaises, Labadie se retire à Altona, où la mort vint le surprendre le jour anniversaire de sa naissance en 1674.

En descendant dans la tombe, Labadie laissait derrière lui des œuvres nombreuses, mais il y laissait aussi de terribles calomnies qui, après avoir tourmenté sa vie, poursuivaient encore sa mémoire. Heureusement leur violence même les réfute, et nous croyons que les vicissitudes de la carrière de Labadie, son caractère et sa doctrine peuvent nous expliquer ce déchainement contre lui. D'odieuses attaques ont été dirigées contre ses mœurs. Celles qu'avaient décochées les jésuites ne peuvent nous surprendre, et nous avons vu, du reste, combien étaient peu probables les histoires scandaleuses d'Amiens, de Toulouse et de Montauban. Les auteurs de l'*Histoire curieuse de la vie et de la conduite de Labadie*, offrent

aussi un recueil d'anecdotes, où il est tour à tour convaincu de libertinage, de vol, d'ivrognerie. Nous n'avons pas de documents qui réfutent ces accusations, mais nous sommes sûr qu'elles sont fausses. Le livre tout entier, bien qu'écrit par des pasteurs, porte un tel cachet de haine, que nous nous croyons fondé à rejeter toutes ces fables faites pour attaquer l'honneur de Labadie. *L'Histoire curieuse*, en salissant sa réputation, s'attaque aussi au prédicateur, au théologien, et comme elle lui dénie l'honnêteté, elle lui dénie le savoir, l'éloquence et l'esprit. Il y a dans ce petit livre plus de méchanceté que de lignes, depuis le titre jusqu'à la fin. Labadie a, contre toutes ces accusations, des défenseurs austères dans la personne de Moller qui le regardait comme un homme de talent et de piété, et dans celle de Spener qui écrivait, en 1676, à Stenger: «J'ai souvent entendu Labadie prêcher à Genève, j'ai eu de fréquentes conversations avec lui et je suis indigné des calomnies que ses ennemis vomissent contre lui.» Il est donc évident que le seul crime de Labadie fut, aux yeux d'Herman, docteur de Sorbonne, sa sortie de l'ordre des jésuites et sa conversion au protestantisme, et aux yeux de ses détracteurs protestants, ses opinions hétérodoxes sur quelques points de la confession de foi. Labadie était, il est vrai, violent contre les vices; sa piété exaltée souffrait difficilement la froideur chez autrui; mais faillait-il que, persécuté pour ces causes chez les jésuites, il le fut encore chez les protestants?

Une seule accusation paraît plus fondée que les autres. *L'Histoire curieuse* le traite d'orgueilleux. Nous avouons que nous avons été plusieurs fois choqué des termes dont se sert Labadie en parlant de ce que Dieu a fait pour lui,

de ce qu'il a fait lui-même. Mais qu'on pense à sa nature exaltée, à son séjour chez les jésuites, à sa vie entièrement consacrée à des rêveries religieuses et à des pratiques d'une dévotion exagérée, et l'on sera peut-être moins étonné de le voir invoquer à chaque instant, l'assistance visible et incessante de Dieu en sa faveur.

Les écrits de J. de Labadie.

J. de Labadie a beaucoup écrit, et il ne nous reste pas moins de 76 traités¹ sortis de sa plume. Un grand nombre de ces traités sont devenus d'une extrême rareté, et, malgré nos recherches, il nous a été impossible de les consulter. Aussi, pour faire connaître les œuvres de l'homme dont nous venons d'esquisser la vie si agitée, nous nous sommes borné à prendre trois de ses publications parmi celles qui nous ont semblé les plus importantes. Le plan de ces écrits, la méthode scolastique suivie par Labadie, ne nous ont pas permis d'en exposer à grands traits le contenu; il fallait absolument entrer dans des détails et plusieurs fois nous avons dû avoir recours à une analyse qui semblera peut-être trop minutieuse. Mais nous ne pouvions guère faire autrement en face du mode d'exposition de Labadie. Comme les écrits dont nous nous sommes occupé, *Traité du soi et des diverses sortes de soi ou le renoncement à soi-même*. — *Le chrétien régénéré ou nul*. — *Le discernement d'une véritable Église suivant l'Écriture sainte*, nous exposent successivement ce qu'est et doit être le chrétien, ce que devrait

¹ Voir la liste dans Haag, *Fr. protest.*

être l'Eglise, notre analyse permettra, nous l'espérons, de porter un jugement sur le système théologique de l'ancien jésuite, si tant est que ses publications dénotent réellement un système de théologie bien agencé, ce que nous ne pensons pas.

Il n'appartient à aucun homme de rompre si complètement avec son passé, qu'on n'en puisse retrouver en lui aucune trace, aucun vestige. En dépouillant la robe de jésuite, Labadie n'a pu dégager en même temps son esprit des formes scolastiques sous lesquelles il avait reçu les premiers enseignements. Aussi verrons-nous dans ses écrits se produire ce fait singulier : mystique par la pensée, il habille sa doctrine d'un vêtement scolastique. Combien les plis raides et disgracieux de ce manteau lui font perdre de son élégance ! Combien ils voilent sa clarté ! Combien ils arrêtent les chauds élans de son mysticisme ! Le lecteur est désagréablement surpris, quand il se trouve tout à coup engagé dans ces distinctions subtiles, ces longues déductions tirées parfois d'un seul mot, ces divisions et ces subdivisions multipliées à l'infini, à travers lesquelles il réussit avec peine à suivre la pensée de l'auteur. Le premier ouvrage de Labadie que nous avons ouvert, *le chrétien régénéré ou nul*, nous a présenté tous ces défauts réunis pour obscurcir une pensée vraiment chrétienne. Labadie commence par prévenir longuement son lecteur, des propriétés du nom de chrétien, de l'usage que l'on en doit faire, des abus qu'il faut éviter. Six paragraphes pour arriver à nous dire que le nom de chrétien signifie une grande chose et six paragraphes commençant tous par ces monotones paroles : la première est, la seconde est, etc. Le nom de chrétien, dit-

il, vient évidemment de Christ et de ce fait étymologique il va tirer la première preuve à l'appui. Sa preuve est ingénieuse; voici son raisonnement: Christ veut dire *oint*, un chrétien doit donc être oint; il reçoit l'onction intérieure du Saint-Esprit, il a donc en lui le Saint-Esprit, il est donc régénéré, le Saint-Esprit ne pouvant habiter qu'un cœur sanctifié. Il est donc évident qu'un chrétien digne de ce nom est forcément un être régénéré, et nous comprenons à présent pourquoi Labadie a pris tant de peine à nous expliquer les usages et les qualités du nom. Jésus-Christ a été oint comme roi, sacrificateur et prophète, le chrétien devra donc avoir la même onction. Labadie trouvera encore ici un argument en sa faveur qu'il tirera aussi du nom de chrétien. L'homme oint comme roi, sacrificateur et prophète, est roi de sa propre chair qu'il tient sujette, roi du monde qu'il a vaincu, roi de l'enfer dont il a brisé les chaînes. Il est sacrificateur pour offrir à Dieu son cœur et son âme en sacrifice spirituel et pour lui présenter son corps sacrifié; il est prophète d'après la parole de Jérémie reproduite dans Saint-Jean, «ils me connaîtront tous du plus petit jusqu'au plus grand.» Or ne faut-il pas que la régénération ait renouvelé un homme pour qu'il soit ainsi roi, sacrificateur et prophète?

A mesure que nous poursuivons la lecture de cet ouvrage, nous voyons s'affirmer de plus en plus les tendances mystiques de Labadie. La quatrième preuve qu'il invoque est celle-ci: le Christ doit demeurer et vivre en Christ, mais l'auteur, s'exaltant peu à peu, va toujours plus loin, et passant par ces degrés, l'homme doit être membre de Jésus-Christ, branche et sarment de Jésus-Christ, imiter, être la vivante image de Jésus-Christ, il

arrive à dire que l'homme doit être le Christ lui-même. Dans toute cette série de preuves accumulées, le raisonnement est toujours le même; celui qui devient membre de Jésus-Christ, sarment de ce cep sacré, celui qui s'identifie à Jésus-Christ doit, pour arriver à cet état, modifier profondément sa nature, être régénéré. Chrétien et régénéré sont des termes synonymes exprimant la même idée, rappelant tous les deux le même état de l'âme attachée à Jésus-Christ.

A quelle époque fut employé pour la première fois le nom de chrétien et qui le donna aux disciples de Jésus-Christ? Ce fut à Antioche, dit Labadie, que ce nom, venu comme du ciel, fut pris par des hommes convertis au christianisme; pour entrer dans l'Eglise chrétienne, ils avaient dû se convertir; converti et régénéré signifient la même chose, il est donc évident que sans la régénération on ne saurait se dire chrétien. Quand le peuple suivait Jésus, celui-ci, se tournant vers la foule, lui dit : Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple; il faut donc renoncer à tout et surtout à soi-même, il faut haïr sa propre âme d'après la traduction de Labadie, c'est-à-dire traiter cette âme en ennemie, attaquer, combattre, vaincre les passions de cette âme, lui arracher l'amour de tout ce qui n'est pas Christ, lui inspirer la haine de tout ce qui l'éloigne du Seigneur, en un mot la régénérer. Le disciple de Jésus-Christ doit porter une croix, il doit souffrir dans son corps et dans son âme, il ne peut donc être ni un mondain ni un voluptueux, il ne peut obéir à aucun des penchants naturels à notre nature corrompue, il faut donc

que le chrétien soit un être régénéré. L'homme qui ne serait pas régénéré pourrait-il suivre Jésus-Christ, recevoir son enseignement, confesser sa doctrine ? L'homme naturel peut-il comprendre le sens de ces paroles « heureux les pauvres en esprit, » « heureux ceux qui sont dans l'affliction, » « heureux les débonnaires ? » Labadie s'étend longuement sur ces paroles, il les commente et en tire des conséquences telles, qu'il y trouve des preuves irrécusables de sa thèse. Mais le lecteur est étonné de cette déduction inattendue ; son attention est fatiguée par les divisions que l'auteur introduit partout ; à chaque pas on se heurte contre des séries de petites subdivisions souvent fort inutiles. La lecture est embarrassée par tous ces vices de forme ; cependant ces défauts ne doivent pas nous faire oublier que l'idée défendue ici par Labadie est essentiellement chrétienne et protestante. La nécessité de la régénération proclamée par les réformateurs devait frapper surtout un homme qui, comme Labadie, avait si longtemps vécu sous le légalisme romain. Nous le verrons défendre la même opinion dans son *Traité du Soi*. L'homme tombé doit être relevé, l'homme corrompu doit être régénéré pour faire partie de l'Eglise des élus. Labadie ne dit rien dans ces traités de l'Eglise qu'il a abandonnée, mais en proclamant la nécessité de la régénération, il est hors de doute qu'il avait présentes à la pensée les œuvres par lesquelles les anciens conducteurs lui enseignaient à acheter le ciel. S'il n'en eut pas été ainsi, aurait-il accumulé tant de preuves, dont quelques-unes assez péniblement déduites, pour démontrer l'authenticité d'un fait religieux que nul parmi ses nouveaux frères ne songeait sans doute à lui contester.

Nous retrouverons dans les autres œuvres de Labadie à peu près les mêmes caractères et la même méthode que dans celle dont nous venons de nous occuper. Nous allons voir dans le *Traité du Soi* le même désir de dépouiller le vieil homme, la même impatience des liens charnels, la même ardeur à s'élancer vers Dieu, à s'unir à lui, à s'identifier avec lui.

Dans le *Traité du Soi et des diverses sortes de Soi*, Labadie distingue quatre sortes de soi : le soi innocent, le soi criminel, le soi condamné et le soi réparé ou mis en état de se réunir avec Dieu. Qu'est-ce que le soi innocent ? « C'est le soi de tout être particulier créé sensible ou insensible, inanimé ou animé, intelligent ou non intelligent, tel qu'il a été fait et créé de Dieu, étant sa participation pure et simple selon la mesure de la donation divine. » Cet être n'est rien par lui-même, il est un avec Dieu, il est un avec lui par son origine, par sa vie que Dieu soutient, par sa foi qui est en Dieu. Ainsi le soi innocent n'est pas, comme Labadie l'a dit plus haut, un être particulier, puisqu'il n'est pas plus séparé et plus distinct de Dieu, qu'une goutte d'eau n'est séparée et distincte de la mer. L'auteur n'ose pourtant accepter cette conséquence tout entière, et voici l'explication qu'il nous donne : essentiellement l'être est distinct de Dieu, mais celui qui est resté innocent est un avec Dieu *moralement*. Tel fut au commencement l'état de toute la création, et la nature inintelligente ou même inanimée était aussi une avec Dieu, car elle était fidèle à l'idée que Dieu en avait et cette idée étant Dieu même, l'unité morale avec le créateur existait pour les fleurs et les oiseaux comme pour les hommes et les anges.

Ainsi l'être créé se rapporte à Dieu et non pas à soi, il sort toujours du soi-propre ou plutôt n'y est jamais, il tend toujours à Dieu. L'être increé au contraire se rapporte à soi, car il est soi-propre essentiellement et moralement, il se suffit à lui-même, il est son origine et sa fin, et pour lui l'amour propre est une vertu. L'amour propre au contraire est un crime pour l'être créé car il le détache de son créateur, il rompt son unité avec Dieu. L'être qui a conservé son soi innocent ne connaît pas l'amour propre c'est Dieu qu'il aime en lui, tout ce qu'il aime, il l'aime en Dieu. Dans cette union est la source du véritable bonheur, et à ce bonheur Labadie ne craint pas de faire participer les plantes elles-mêmes qui sont restées unies avec Dieu, bien qu'elles n'eussent pu faire autrement. C'est là dit l'auteur une occasion de nous humilier ; la nature inanimée est plus sainte que nous et ne se dérobe pas à Dieu comme nous.

Pourquoi l'amour propre est-il condamné par Dieu ? parcequ'il a toujours pour objet le soi criminel. Mais s'il y a en nous un peu du soi innocent (remarquons que nous ne comprenons guère cette expression, deux soi ne peuvent se trouver dans un seul être, et Labadie aurait mieux rendu sa pensée en disant, s'il nous reste un peu d'innocence) Dieu veut qu'on l'aime, et c'est là-dessus qu'est basée la charité pour soi-même et pour le prochain. Quand Dieu donne cet ordre : tu aimeras ton prochain comme toi-même il veut que nous aimions notre prochain comme le nous-même innocent.

Le second soi à savoir, le soi criminel est un nouvel état de l'être créé. C'est un état « corrompu, pécheur, désuni de Dieu, détourné et détournant de Dieu. » La créa-

ture raisonnable, ange, démon ou homme, connaît seule cet état, seule elle peut briser le lien moral qui l'a fait une avec Dieu et devenir un être personnel, tant moralement qu'essentiellement. Cet état criminel met alors la créature dans une situation déplorable. Elle pèche contre son principe et contre sa fin, elle pèche contre l'ordre établi qui veut que l'inférieur soit sujet à son supérieur, elle pèche contre l'amour qu'elle doit à son Dieu; enfin «ce soi propre le plus grand criminel du monde, pèche contre créateur et créature, car il les arrête à la fois et les fait servir à son injustice, les corrompant, les détournant et les souillant même.» Etranges paroles et que nous avons de la peine à comprendre. Comment la créature rebelle détourne-t-elle et souille-t-elle son créateur? Labadie aurait-il admis une union mystique entre Dieu et l'être créé si intime, que les fautes de celui-ci s'étendent jusqu'à celui-là, ou bien ces paroles sont-elles une conséquence de ce qu'il a dit plus haut, la créature est l'idée même de Dieu; cette créature se souillant, l'idée de Dieu est aussi souillée.

Quelle est la grande cause du mal? De quel principe découlent ces conséquences funestes? pourquoi ce soi propre et criminel devient-il une idole, un faux dieu à qui l'homme sacrifie? La cause du mal, le principe du crime, c'est l'amour propre. L'être créé est porté à se trouver beau, à se conserver, à s'augmenter, le diable a commencé; l'homme séduit par lui, l'a imité, il s'est aimé lui-même et a perverti l'essence de l'amour, de cet amour que Labadie nous dépeint sous toutes ses faces pour nous montrer qu'il ne peut se rapporter qu'à Dieu seul.

Le soi délaissé et damné n'est autre que le soi naturel qui, devenu criminel, n'a pas reçu de Dieu les moyens de se régénérer. Dieu ne lui devait pas ses moyens de salut, il les lui a refusés, car cela est son bon plaisir.

On voit que Labadie conservait dans son myticisme de solides restes de calvinisme. L'auteur revient encore sur l'amour propre. Cette passion a rompu l'amitié de la créature avec Dieu et tous ceux qui ne sont plus un avec Dieu, tous ceux, anges ou démons à qui le créateur a refusé les moyens de salut, sont à jamais séparés de lui, et par conséquent damnés. Dans ces décrets justes, mais incompréhensibles Dieu a donné aux uns la force de rester fidèles, aux autres il l'a refusée. Ceux à qui il l'a accordée sont un avec lui, en sorte que bien qu'il y ait au ciel des millions d'anges, il n'y a aucun soi propre, ils sont tous en Dieu.

La quatrième sorte de foi est le soi réparable et réparé, celui que Dieu par son bon plaisir peut régénérer. Les élus étaient aussi criminels en Adam et en eux-mêmes ils ont même grandi en convoitise, mais le gratuit amour de Dieu a décrété de l'éternité qu'ils seraient sauvés. Ils seront sauvés malgré leurs souillures, le mal qui les éloigne de Dieu sera guéri. Leur soi criminel étant réparable sera réparé mais cette cure sera d'autant plus douloureuse que la maladie aura été invétérée et le malade souffrira pour en être guéri, il souffrira car il faudra qu'une partie du soi, le soi propre soit arraché à son individu. Une fois ce soi corrompu extirpé il ne reste plus que le soi régénéré, soi surnaturel, soi de grâce et de sainteté, soi conforme à Dieu. Jésus-Christ et le Saint-Esprit opéreront cette œuvre de réconciliation, ils rétabliront l'unité entre la créature et le

créateur. Cette œuvre ira toujours s'agrandissant, l'individu sera réparé et peu à peu l'univers entier le sera. Le dernier paragraphe dépeint les effets de l'esprit dans le genre humain à cette bienheureuse époque qui se terminera par la défaite et l'anéantissement de l'amour propre, de la volonté propre, de la convoitise qui céderont la place à l'amour de Dieu à l'esprit de Jésus-Christ et au Saint Esprit. Il est impossible de ne pas voir ici le règne de mille ans dont l'attente nettement exprimée se concilie admirablement avec les idées mystiques de Labadie. L'union qu'il voit dans le ciel entre Dieu et les anges il la veut aussi sur la terre entre les hommes et Dieu. Ce sera le couronnement de l'œuvre de Jésus-Christ dans ce monde.

Nous ne croyons pas avoir besoin de suivre l'auteur dans les explications longues souvent recherchées qu'il donne de ses moyens de régénération. Il est évident que chacun de ses préceptes combat l'amour propre et qu'il est impossible à l'homme naturel d'obéir à un seul d'entre eux sans déchirer cruellement son cœur naturel attaché aux choses d'ici-bas.

Deux courts chapitres terminent ce traité. Labadie insiste d'abord sur la nécessité de pratiquer les prescriptions du Seigneur, d'obéir à ses paroles. Plusieurs passages nous prouvent, que Jésus-Christ veut des disciples agissant des disciples travaillant activement à l'œuvre de leur salut. Les images dont se sert le maître prouvent combien cette œuvre est difficile et avec quel courage il faut l'entreprendre, et l'accomplir. L'homme débarrassé alors du soi criminel recouvre, un soi divin, un «soi qui est de Christ et de Dieu». L'unité avec Dieu est de nouveau ac-

complie et du vieil homme il ne reste plus de vestige. Pour accomplir cette œuvre admirable du salut, il a fallu de la part de Dieu une grande grâce, de la part de l'homme un grand renoncement à soi-même. Soi-même c'est le soi criminel qui doit céder la place au soi divin. Ce soi divin triomphant enfin règne dans l'homme régénéré en sorte que ce n'est plus lui qui vit et agit, mais Dieu qui vit et agit en lui.

Le chapitre cinquième n'est qu'un long exposé des moyens par lesquels le soi criminel pourra être réparé. Car ce principe criminel, nous l'avons vu au chapitre précédent, existe et agit aussi bien dans les élus que dans les damnés. Dans les premiers aussi ce principe funeste enfante ses déplorables conséquences. Labadie les énumère longuement. Le soi criminel c'est l'amour propre, celui-ci corrompt l'âme et le corps; dans l'âme il corrompt toutes les facultés, dans le corps tous les sens. L'homme qu'anime ce soi criminel est donc totalement perverti et Labadie en nous donnant les neuf moyens qui sauveront cette créature ne nous dit pas où elle puisera la force de s'en servir. Pour cela il faut nous rappeler les déclarations du chapitre quatrième; c'est Dieu qui dispense cette force à qui bon lui semble. Les neuf moyens de nous affranchir de l'empire qu'exerce sur nous l'amour propre sont tous tirés des Evangiles.

Nous venons de voir par l'analyse des deux ouvrages de Labadie comment cet auteur conçoit le chrétien, il ne sera peut être pas indifférent au lecteur de dire à présent comment Labadie conçoit l'église chrétienne. Nous regrettons d'avoir à analyser ici un ouvrage écrit sous une forme peu faite pour attirer et captiver l'attention. Laba-

die a découvert trente moyens pour reconnaître une véritable église; il prend chacun de ces critères l'un après l'autre et divise son livre en trente petits chapitres. Si cette forme est logique du moins n'est-elle pas attrayante et fatigué-t-elle rapidement le lecteur. Aux yeux de Labadie une église doit être une assemblée de personnes animées des mêmes sentiments et poursuivant le même but. L'église chrétienne doit être une « assemblée de gens unis à même fin » considérant la gloire de Dieu comme la leur et ayant pour but l'accomplissement de ses lois, son service et son culte, l'avènement du règne de Jésus-Christ et de l'Evangile. Le lien qui doit unir les membres de l'Eglise doit être le lien de l'Esprit saint qui les met en communion avec le père, le fils, l'Eglise et eux-mêmes. Nous voyons ici reparaître l'unité avec Dieu si chère à Labadie. Cette unité de tous les fidèles est le premier critérium d'une véritable église, là où elle manquera il n'y aura qu'une église apparente. Cette église ne sera qu'une société mondaine et ses membres au lieu d'être de vrais chrétiens ne pourront être que des pervers qui ayant renoncé à l'union avec Dieu sont unis au diable et à l'anté-Christ. L'église doit en second lieu s'appeler église de Dieu et de Jésus-Christ. Magnifique épithète que saint Paul donne non-seulement à l'église universelle mais encore à toute église particulière, à quel titre une église peut-elle se dire église de Dieu et de Jésus-Christ? si elle a avec eux les rapports d'une fille à son père, si elle tient d'eux non-seulement son être mais encore quelque chose d'intérieur comme l'enfant tient son sang de ses parents, si elle peut leur être rapportée et considérée comme leur appartenant si elle est enfin avec Dieu et Jésus-Christ

comme une vassale est avec son suzerain. L'église qui à ces divers titres pourra se dire église de Dieu et de Jésus-Christ sera digne d'être appelée église chrétienne.

L'église est aussi une assemblée de fidèles ; Saint-Paul lui donne parfois ce nom. Une véritable église devra donc être composée de fidèles et donner des preuves de sa fidélité en persévérant dans la foi et dans la charité. Il ne suffit pas de faire profession de foi extérieure, ce que font aussi les démons d'après saint Jacques, il faut une foi sincère et agissante. Pour qu'une église puisse porter ce nom, il faut en outre que ses membres soient tous, ou au moins le plus grand nombre, de vrais fidèles ; quelques chrétiens épars ne peuvent constituer au milieu de l'iniquité générale une véritable Eglise.

Labadie appelle encore l'Eglise bien aimée de Dieu et de Jésus-Christ. Il invoque ici le cantique des cantiques et attribue à Jésus-Christ parlant à l'Eglise, les expressions amoureuses qu'on rencontre dans ce cantique. Si l'Eglise est bien aimée elle doit se composer uniquement de membres régénérés, car Dieu n'aime point les réprouvés. Si Dieu et Jésus-Christ aiment l'Eglise belle et sans tache et « parfumée de bonnes senteurs, » d'après l'expression du cantique, toute assemblée, soi-disant chrétienne, où l'on remarquera des péchés, ne pourra dire qu'elle mérite le titre qu'elle se donne. Ainsi nous voyons Labadie se servir ici du moyen littéraire que nous avons déjà observé dans son traité du « chrétien régénéré ou nul. » Du nom que porte son sujet, des qualificatifs qui lui sont le plus ordinaires, il tire une série d'arguments. Le cinquième et le sixième chapitre sont faits d'après le même procédé ; l'Eglise est une assemblée de saints, l'Eglise est

une assemblée d'élus. On comprend la conséquence naturelle que Labadie va tirer de ces noms. Mais nous ne voyons pas pourquoi il nous accable de sa fatigante répétition. L'Eglise, assemblée de fidèles, de saints ou d'élus, l'argument est le même et Labadie ne nous donne aucun moyen nouveau de reconnaître une vraie église chrétienne. Labadie nous avertit qu'après avoir considéré le nom, il veut maintenant considérer l'essence de l'Eglise. L'Eglise est appelée. La vocation, voilà un nouveau et, déclare l'auteur, un excellent moyen de reconnaître une véritable Eglise. Il établit par plusieurs passages la réalité et la nécessité de la vocation. Que les membres d'une Eglise donnent donc les preuves d'une vraie vocation par de bonnes œuvres, la piété, la sainteté et l'Eglise qu'ils forment est vraiment chrétienne, malgré la présence de quelques mauvais membres. Judas et Simon, le magicien, n'ont point empêché la primitive Eglise d'avoir une vraie vocation.

Les membres d'une Eglise chrétienne sont appelés à l'esprit, à la grâce, à la foi, à la loi de Dieu et de Jésus-Christ. La grâce de Dieu suppose son amour; pour que Dieu puisse aimer l'Eglise, il faut qu'elle soit belle et agréable; c'est-à-dire pure dans chacun de ses membres. L'Eglise est appelée à l'esprit de Dieu et de Jésus-Christ, chacun de ses membres doit donc avoir reçu le Saint-Esprit, l'Eglise doit en être remplie comme autrefois au jour de la Pentecôte. Enfin, l'Eglise est appelée à la foi, à une foi vivante et agissante. Qu'une Eglise soit donc pure et belle aux yeux de Dieu, que le Saint-Esprit l'anime et que chacun de ses membres vive par la foi. Cette Eglise, vraiment chrétienne, digne du nom de fille de Dieu et

d'épouse de Jésus-Christ, ne porte pas seulement ces deux noms glorieux. Elle est aussi leur sujette et leur obéira comme une servante. Labadie invoque encore ici des textes nombreux pour affirmer l'obligation de servir Dieu imposée à l'Eglise. C'est en servant Dieu et en accomplissant ses commandements qu'une Eglise prouve qu'elle est, en effet, chrétienne.

Dans le onzième chapitre, Labadie se montre sévère vis-à-vis des méchants, il compare l'Eglise à divers types, le jardin d'Eden, l'arche de Noé, la famille de Noé et d'Abraham, le peuple d'Israël. Adam, pécheur, fut chassé de l'Eden, que le pécheur soit aussi chassé de l'Eglise. Noé ne reçoit point dans son arche les méchants, que les méchants soient rejetés et périssent. Il ne craint pas enfin de citer en exemple l'extermination des Cananéens par les Israélites. Le recours au bras séculier comptait un adepte en Labadie, mais lui, transfuge de deux Eglises, aurait-il dû invoquer ce terrible moyen.

Au chapitre douzième, le même esprit d'exclusivisme continue. Les exemples sont choisis dans l'Ancien Testament. L'Egypte était en proie aux fléaux déchainés par Dieu, la terre de Gossen était seule épargnée. Israël, exempt de maux, est l'image d'une Eglise qui n'a aucun rapport avec les œuvres de ténèbres. Nous avouons que nous ne comprenons pas cette singulière figure. Les cérémonies juives, la circoncision, la Pâques, les lieux et les objets de culte, enfin tout ce qui distinguait Israël des autres peuples, est cité par Labadie, et il en conclut que l'Eglise chrétienne aussi doit être séparée du reste du monde.

Dans la nouvelle alliance paraît d'abord Jean-Baptiste.

Il n'admet que ceux qui sont repentants ; son baptême est le baptême de la repentance. Les disciples jeunent et se repentent. Jésus ne compose son Eglise que d'élus et de saints, ses disciples sont convertis et séparés du monde et laissent derrière eux leurs liens avec leurs péchés. Tous ceux que retenaient des liens charnels furent rejetés et avec eux les indécis et les tièdes. Jésus ne veut que des disciples convaincus. L'Eglise est encore le royaume des Cieux. Labadie presse ce terme et dit : une vraie Eglise est un vrai ciel sur la terre, une assemblée d'anges et de saints. Ainsi une Eglise dont le zèle pour Jésus-Christ n'est pas ardent, une Eglise qui n'entend pas la voix du bon pasteur et suit le démon, une Eglise où règne le péché sous toutes ses formes n'est point l'Eglise de Jésus-Christ. La sainteté est un des principaux caractères de l'Eglise chrétienne; Labadie étudie l'épître de Paul aux Romains et aux Corinthiens et voit partout l'appel à la sainteté. Les autres apôtres, comme Paul, veulent que l'Eglise soit sainte, l'Eglise profane est une Eglise morte.

David appelle dans ses psaumes l'Eglise, « maison de l'Eternel ». Saint Paul lui donne le même nom dans son épître à Timothée. Jésus-Christ l'appelle la maison d'oraisons. Labadie écarte l'idée matérielle, mais garde la figure et continue la comparaison. Il s'occupe ensuite exclusivement de saint Jean. D'après ces apôtres les chrétiens sont les membres de Jésus-Christ, pour l'être véritablement, ils doivent vivre comme il a vécu, obéir à ses commandements, marcher dans sa voie.

A l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, à la culture le laboureur, au bâtiment l'architecte. Une véritable Eglise est l'œuvre de Dieu, la terre qu'il cultive, le bâtiment qu'il

édifie. On n'a qu'à regarder une église à examiner si elle porte les marques d'avoir été édiflée par une main divine, ou si au contraire elle présente des souillures indignes du céleste Créateur pour savoir si elle est ou non une véritable Eglise chrétienne. Labadie vient de nouveau nous présenter l'Eglise comme fille et servante de Dieu et, comme telle, obligée de remplir les devoirs que ces deux titres lui imposent. Mais si l'auteur se répète ici, c'est pour fixer les rapports qui doivent exister entre une Eglise chrétienne et chacune des trois personnes divines. Fille et servante de Dieu, l'Eglise est l'épouse de Jésus-Christ. Sa beauté, sa pureté, son zèle, son obéissance, sa crainte, sa prudence doivent lui faire mériter ce nom. Comme Adam et Ève n'étaient comme époux qu'une seule chair, de même l'Eglise doit être la chair et le corps de Christ. Saint Paul appelle les chrétiens, les membres de Jésus-Christ; l'Eglise, réunion de chrétiens, est donc le corps de Christ et «Christ même» ajoute Labadie. Il se justifie aussitôt d'avoir avancé cette expression. Dans ses rapports avec le Saint-Esprit, l'Eglise doit être le temple, le corps, l'organe vivant. Elle est son temple, Labadie le prouve par des paroles de saint Paul; elle est son corps, car c'est lui qui l'anime comme l'esprit anime le corps; enfin elle est son organe vivant. «Les enfants de Dieu sont mus par le Saint-Esprit, c'est par lui qu'ils se conduisent, il les fait croire, espérer, prier» en un mot «il les possède, les meut et se sert d'eux comme d'organes et d'instruments à faire par eux des œuvres.»

Nous avons vu ailleurs que le chrétien doit être oint, pour mériter son nom, comme roi, sacrificateur et prophète.

L'Eglise chrétienne doit avoir reçu la même onction. Nous avons déjà dit ce que nous pensons de cet argument base sur le sens étymologique d'un mot. Mais du moins les conséquences qu'en tire Labadie peuvent nous servir à reconnaître une véritable Eglise et être de bonnes marques de sa vocation. Combien nous aimons mieux cette preuve que celle qui la suit immédiatement. L'auteur revient encore ici au cantique des cantiques. Ce n'est plus Jésus-Christ qui est l'époux, maintenant c'est Dieu lui-même. Labadie croit sincèrement que toutes les beautés de l'amante ne sont que l'image des beautés spirituelles que doit présenter l'Eglise pour être la bien-aimée de Dieu. En vérité cette preuve nous paraît faible et ne méritait guère de servir deux ou trois fois.

L'auteur considère enfin les premières Eglises fondées sous l'influence de Jésus-Christ, et surtout l'Eglise des cinq cents membres à laquelle le Christ s'est montré après sa résurrection. Le tableau que nous en fait le premier chapitre des actes, nous représente tous ces chrétiens comme d'admirables modèles. Mais pour puissante que soit une Eglise si elle ne présente pas ces caractères, ce n'est ni Jérusalem ni la Rome chrétienne qu'elle nous représente, mais Samarie et la Rome païenne.

Labadie a été l'homme que devaient produire une vie si agitée, une double éducation religieuse, où se rencontrent et se heurtent tant d'éléments si divers et même si contraires. Il a été fidèle au caractère que ces circonstances devaient lui imposer, et nous pouvons le constater dans toutes ces œuvres. Il a reçu de la nature une imagination ardente, une âme profondément religieuse, et il a cherché à satisfaire au besoin de sa nature. Dans la

première partie de sa vie, il les a satisfaits par l'adoration muette, par les pratiques dévotes, par l'obéissance passive à ceux qui devaient lui donner la paix et le salut. En devenant protestant il entre dans une nouvelle sphère d'activité. Ici plus d'adoration mystique, plus de foi imposée. Le jésuite converti cherche à se faire lui-même sa croyance, ou du moins à se rendre compte de sa foi. Deux tendances dans son esprit : tantôt c'est le mystique qui prie et contemple, tantôt c'est le théologien qui discute et raisonne ; or, nous devons l'avouer, ce que nous aimons le mieux en lui, c'est l'adorateur exalté. La partie de son œuvre que nous préférons, c'est celle où, abandonnant pour un instant des discussions souvent puériles, il s'abandonne à l'élan de son cœur. Nous aimons à contempler avec lui ces beaux rêves que crée sa piété ; le chrétien uni avec Dieu d'une union si intime, que l'être créé se confond dans l'être créateur ; dans le sein de ce Dieu tout amour, où vient ainsi se perdre chaque individualité chrétienne, l'Eglise ne forme plus qu'un seul tout. Les hommes sont unis entre-eux, unis avec les anges, unis avec Dieu. Nous nous plaisons aussi à contempler avec Labadie, le tableau séduisant pour un cœur chrétien, du règne de Dieu sur la terre. N'est-il pas doux de détourner ses regards de notre siècle corrompu, de notre Eglise si indigne de son nom, de notre cœur souillé de tant de fautes, pour les reporter vers un temps où l'Eglise purifiée ne comptera dans son sein que des chrétiens régénérés !

Mais l'œuvre spéciale du théologien nous a moins séduit. Labadie, il est vrai, dans toutes ses discussions, s'appuie sur des textes, néanmoins les conséquences

qu'il en tire sont souvent forcées, souvent il leur attribue un sens mystique qu'ils n'ont pas. Les raisonnements de l'auteur ne sont pas toujours faciles à suivre, parce que son procédé littéraire découpe son œuvre en un si grand nombre de parties que l'esprit du lecteur ne va pas sans peine découvrir dans chacune d'elles la parcelle de raisonnement qu'elle contient. L'argutie, la recherche ont aussi leur place dans les écrits de Labadie. Que tous ces défauts ne nous empêchent pourtant pas de reconnaître une grande qualité dans notre auteur. Labadie, par une heureuse inconséquence à son principe sur le salut, don gratuit de Dieu, ne cesse jamais de recommander l'activité chrétienne. Il ne cesse de nous montrer combien nous sommes loin de la perfection que nous devons atteindre, et il nous presse de faire de sérieux et continuels efforts pour y arriver. Bien qu'il ait beaucoup écrit, Labadie n'a pas fait de découvertes théologiques ; bien qu'il ait fondé une secte, il ne saurait prétendre au titre de réformateur. Mais après les pères de l'Eglise, après les éminents docteurs, il y a au second rang des places honorables, et nous croyons que Labadie en mérite une. On a essayé de la lui contester par de nombreuses accusations, par un dénigrement systématique de ses mœurs, de son talent et de son caractère. Nous avons déjà vu que les accusations portées contre sa vie privée n'étaient nullement fondées. Ajoutons ici que dans ses œuvres nous n'avons rien vu qui pût nous faire douter de sa sincérité. Ses œuvres portent l'empreinte d'une piété profonde et non d'une fourberie habilement dissimulée. Un faux chrétien parlerait-il du christianisme et de l'idéal auquel il doit tendre, comme en parle Labadie ? Un incrédule

aurait-il les déclarations que nous trouvons dans sa *Protestatio sincera*? Nous ne le pensons pas. Nous croyons que Labadie, si longtemps méconnu et prévenu sinon condamné, est digne de sortir enfin de cette situation douteuse. Nous n'espérons pas que notre œuvre modeste purifie la mémoire de notre auteur, mais si nous avons réussi à inspirer à nos lecteurs le désir d'étudier et de connaître Labadie comme il mérite d'être connu, nous aurions atteint notre but.

Vu,

Le président de la soutenance,
A. SABATIER.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 20 juillet 1869,
Le Recteur,
A. CHÉRUEL.

THÈSES.

I. Les anciennes confessions de foi ne peuvent être considérées que comme des documents historiques.

II. Chaque Église doit pouvoir présenter une exposition de sa foi, mais sans sortir du domaine religieux pour entrer sur le terrain théologique.

III. Les écritures saintes n'exposent nulle part un système dogmatique, elles ne peuvent servir que de base et non de règle à la foi des chrétiens.

IV. L'épître aux Hébreux n'est pas de Paul; elle est vraisemblablement d'Appollos.

V. Le pédobaptisme n'est point enseigné dans le nouveau Testament.

VI. Il n'existe pas en morale d'actes indifférents.

VII. De la raison spéculative et de la conscience morale découlent deux manières différentes d'envisager le péché; cette antithèse est peut-être irréductible, quoi qu'il en soit nous ne saurions hésiter entre les appréciations de la raison et le jugement absolu de la conscience.

VIII. La direction d'une Église n'appartient qu'à ses véritables membres.

IX. Le pasteur doit être l'élu de la communauté qu'il est appelé à desservir.





